



BLOODY MONDAY



Guyot: «J'ai mis une gifle à l'arbitre»

mercredi 13 mars 2013 16:26

Simon Meier



Pour remonter le moral des supporters grenats, parlons avec Gilbert Guyot, qui fit carrière au Servette FC entre 1966 et 1982. L'époque bénie où on pouvait faire un bras d'honneur au juge de touche sans être sanctionné...

Bloody Monday: Quand vous vous retrouvez au Stade de Genève, quel est votre sentiment?

Gilbert Guyot: Bon, c'est sûr que ça fait un peu bizarre pour moi, qui ai connu tant de choses aux Charmilles. Après, il est évident que la construction du nouveau stade était une bonne chose pour Genève. Pour les anciens, ça fait bizarre, parce que les Charmilles, c'était encore un antre à l'anglaise. Ce nouveau stade est merveilleux, simplement, il faudrait un petit peu plus de monde... Quand il y avait 10 000 personnes aux Charmilles, c'était comme si c'était plein. Là, c'est différent.

Pour les plus jeunes, qui n'ont pas connu les Charmilles ou alors trop peu, comment résumeriez-vous ce que dégageait cette enceinte?

C'est vrai que ce n'était pas un stade comme les autres, parce que les gens étaient tout près. Je me souviens d'avoir joué à Nancy ou à Anfield Road en Coupe d'Europe. Quand il y avait un corner, tu étais à un mètre de la foule. Aux Charmilles,

c'était la même chose. Le mur était à un mètre des lignes. Il y avait une pression des gens et, en plus, à cette époque-là, nous mettions nous aussi une grosse pression sur l'équipe adverse sur le terrain. Les gens suivaient. Et quand le public est derrière l'équipe comme ça, le résultat, c'est ce qu'on appelle le 12e homme.

Le premier match de Gilbert Guyot avec Servette, c'était quand?

C'était le 5 mai 1966. Et le dernier, c'était en juin 1982. Ça fait beaucoup, plus de 540 matches en première équipe. C'est énorme, surtout pour une époque où on n'avait que 14 ou 15 matches en aller-retour.

Vos souvenirs les plus marquants, quels sont-ils?

Bon ben d'abord, le premier souvenir qui m'a vraiment marqué, c'est celui que j'évoquais tout à l'heure: Liverpool en Coupe d'Europe. C'était en 1971, juste après la première Coupe de Suisse que j'ai gagnée avec Servette. Ça avait donné une de ces grandes soirées de Coupe d'Europe, avec 25 000 personnes au stade et tout... Sinon, pareil pour les grands derbies lémaniques de l'époque, contre l'équipe du Lausanne-Sports qu'on avait baptisée les «Seigneurs de la nuit». Moi j'étais minot, j'étais le petit de l'équipe, mais on gagnait souvent ces matches-là. Et puis il y a eu, évidemment, la fameuse saison 1978/79, où on avait fait quelque chose de grandiose en gagnant tout [championnat, Coupes de Suisse, de la Ligue et des Alpes], avec une super équipe. On a pris énormément de plaisir à jouer à cette époque, à se retrouver sur le terrain avec une équipe de potes. Pour moi, ça reste des souvenirs magnifiques.

Pour vous, Genevois pure souche né à Genève...

Euh, je suis né à Lausanne... Mais bon, ce n'est pas grave, je suis venu à Genève à l'âge de 2 ans, quand mon papa y a installé son entreprise. Donc je me considère comme un vrai Genevois, malgré mon lieu de naissance. J'ai tout fait ici, c'est ma ville.

Alors justement: quand vous enfilez pour la première fois ce maillot grenat, quel est votre sentiment?

C'était extraordinaire! C'était un but pour moi, même si on ne sait jamais, quand on est jeune, ce qu'on va devenir. Je suis né dans le foot et j'y suis toujours resté – mon père était dans le foot, mon frère aussi. On n'habitait pas loin du stade des Charmilles et je me rappelle que le dimanche, mon père m'amenait voir les matches quand j'étais gamin. Après voilà... On voyait les Maffiolo, Nemeth, Schindelholz... J'ai commencé avec ces gens-là en équipe première, mais j'étais déjà allé les voir tant de fois avant, notamment lors des deux titres de 1961 et 1962. Moi j'étais toujours au stade, juste derrière le mur qui nous séparait de la pelouse et un jour, je me suis dit: «Moi aussi je veux jouer sur ce terrain-là, avec ce maillot-là.» J'ai essayé de m'en donner les moyens et après, il y a aussi une part de chance... Et des qualités aussi, parce que je pense qu'il en faut. Et puis voilà, tout est arrivé. Et c'est vrai que la première fois où je suis entré sur ce terrain, c'était phénoménal. C'était contre YB et je devais marquer [Bert] Theunissen, qui était quand même le centre-avant de l'équipe de Hollande à l'époque. On avait perdu 2 à 1 malheureusement, mais ça reste un beau souvenir. C'est rigolo parce qu'à ce moment-là, dans l'équipe, j'avais notamment comme coéquipiers Jürgen Sundermann et Peter Pazmandy, qui deviendront par la suite les deux grands entraîneurs de ma carrière. Voilà, il y a eu ce premier match mais après, pendant une année ou deux, j'ai dû patienter. Je faisais un peu l'ascenseur entre la réserve et l'équipe fanion lorsque tout à coup, un

jour, on m'a dit: «Il faut y aller, c'est ton tour.» Et à partir de là, je n'ai plus quitté l'équipe.

Vous en êtes même devenu le capitaine emblématique dès 1973. Que représentait ce brassard pour vous?

Ça signifiait non seulement que, aux côtés de quelques autres anciens, c'est moi qui représentais l'équipe. Quand l'entraîneur n'était pas content, c'est moi qui faisais le lien. Et quand il fallait remonter les bretelles – ou le moral – à certains, je m'y collais. J'avais un petit peu le rôle que possède aujourd'hui un Goran Bezina chez les hockeyeurs. Et puis moi, j'étais de Genève. Donc, quand des joueurs arrivaient d'ailleurs et il y en avait pas mal, c'était à moi de leur faire comprendre qu'ils ne venaient pas là juste pour prendre de l'argent, mais qu'ils représentaient quelque chose à travers le Servette. Comme je connaissais un peu tout le monde en ville, les restaurateurs et autres, mon rôle consistait aussi à favoriser l'adaptation de ceux qui débarquaient, de faire en sorte qu'ils ne soient pas tout seuls.

On vous a toujours présenté comme une sacrée «gueule». Un mot à ce sujet?

J'étais un calme dans la vie mais sur le terrain, c'est vrai que j'étais un gueulard. Je n'aimais pas perdre. Perdre un match, c'était permis à condition d'avoir tout donné. Mais quand il y en avait un qui trichait, c'était à moi de le remettre à sa place. Il faut dire que mon poste de défenseur central favorisait cette fonction, j'avais une vue d'ensemble. Après, je suis un vrai Genevois, avec la gueule qui va avec. Si on gagnait 5 à 0 et que l'un d'entre nous faisait une mauvaise passe, je n'étais pas content. Ma gueule, on la comparait souvent à celle de Gabet Chapuisat quand il jouait à Lausanne, puis à Zurich après son retour de Paris.

Entre vous et lui, ça ne devait pas être triste...

On était très potes, lui et moi, d'ailleurs nous le sommes encore. Mais qu'est-ce qu'on aimait s'amorcer! Chacun essayait tout ce qu'il pouvait en la matière... On était deux vrais grognards, c'était notre affaire et, avec les médias et les supporters qui en rajoutaient, ça donnait un certain piment à nos matches. Gabet et moi, on se chambrailait, on essayait de se faire des petits-ponts, on faisait tout ce qui était en notre pouvoir pour motiver nos coéquipiers, mais toujours dans un bon esprit. Notre rivalité était encore accentuée par le fait que nous étions concurrents en défense centrale de l'équipe nationale. Les deux seules fois où nous avons évolué ensemble sous le maillot rouge à croix blanche, c'est lui qui a été décalé au poste de latéral gauche. Donc, ça veut dire que j'étais meilleur que lui dans l'axe (il se marre).

On est obligé de vous parler de votre inoubliable bras d'honneur adressé au juge de touche lors de la finale de la Coupe 1978 contre Grasshopper.

Racontez-nous...

C'était un peu une bêtise, commandée sur le moment par la frustration et le sentiment d'injustice. Joko Pfister avait marqué un but sur un coup-franc direct, qui avait ensuite été annulé pour un hors-jeu de position d'un autre joueur. Aujourd'hui, pour un tel geste, j'aurais été suspendu pendant longtemps. Mais à l'époque, c'était passé un peu inaperçu. Pour moi, vu les circonstances, c'était une réaction tout à fait normale. En tout cas, j'ai eu fait bien pire que ça...

Ah bon?!? Quoi par exemple?

J'ai mis une gifle à l'arbitre tessinois lors d'un Servette-Zurich décisif pour le titre en 1974! On avait perdu 0-1 contre le FCZ de Köbi Kuhn, sur un but de Daniel

Jeandupeux – il y avait aussi Gabet dans le camp d'en face ce jour-là... Il y avait 26 000 spectateurs aux Charmilles et l'arbitre avait tout sifflé contre nous. Quand il nous a annulé un but, plusieurs de mes coéquipiers l'ont alors entouré pour protester et puis là, la baffe est partie... Le seul qui avait vu mon geste dans la mêlée, c'était le sélectionneur national René Hüssy, qui m'avait alors exclu pour un match. C'était mon caractère, quoi. J'étais un impulsif.

Tout à l'heure, en pleine discussion avec Didi Andrey et sur le ton de la plaisanterie, vous avez tenu à marquer la différence entre «vieux» et «ancien» à votre sujet. Expliquez-nous la différence...

Vieux, à mes yeux, on peut l'être à 25 ans – tout comme on peut encore être jeune à 80. Moi, dans ma tête, je suis encore jeune. Je ne suis pas vieux, mais je suis un ancien joueur. On nous présente comme des «vieilles gloires», mais je n'aime pas du tout cette expression. C'est pour ça qu'avec Didi, en rigolant, nous tenions à marquer la différence. Nous sommes des anciens, pas des vieux.

Avez-vous quelque chose à ajouter à cet entretien?

Oui, j'ai quelque chose d'important à dire... Ce que j'aimerais dire, c'est que si on est là ce soir [l'interview a été réalisée le 23 février en amont du derby gagné contre Lausanne], c'est parce qu'on espère tous que Servette va se sauver. Et je ne parle pas d'argent, là... Je parle du terrain. C'est pour ça qu'on est là et j'espère que le sauvetage sera atteint. Je connais bien «Piquet» ainsi que quelques-uns des joueurs, et j'ai confiance. Il faut soutenir ce club, parce qu'un formidable travail de reconstruction est en train d'être mené. Ma carrière et celle de tous les autres anciens, c'est une chose, mais c'est du passé. Ce qu'il y a de plus important, c'est le présent et l'avenir du Servette. Et j'espère de tout coeur que cet avenir sera aussi beau que ce passé que nous avons eu la chance de vivre.